L'ÉTOURDERIE,

OU

COMMENT SORTIRA-T-IL DE LA?

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par M. RADET.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DU VAUDEVILLE, *le* 30 *avril* 1808.

Prix : 1 fr. 25 c.

A PARIS,

Chez FAGES, Libraire du Théatre du Vaudeville, et au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 29, vis-à-vis la rue de Lancry.

1808.

PERSONNAGES.

	Acteurs.
LINVAL, jeune officier de dragons.	M. Auguste.
LE CAPITAINE FRANVAL, riche marin.	M. Saint-Léger.
M. GRIFFARD, vieux procureur.	M. Edouard.
Mad. SAINT-CLAIR, maîtresse de pension.	Mad. Lenoble.
HORTENSE, jeune pensionnaire.	Mlle. Desmares.
ROSALIE, *idem*.	Mlle. Rosalie.
AUGUSTA, *idem*.	Mlle. Augusta.
VIRGINIE, *idem*.	Mlle. Virginie.
Mlle. PRUDENT, maîtresse de classe de la pension.	Mlle. Baudin.
TOM, valet jockei de Linval.	Mlle. Minette.
Un garçon d'auberge.	M. Justin.
Un domestique.	M. Carle.
Plusieurs petites pensionnaires.	

La scène est à la campagne, à six lieues de Paris.

AVIS.

Fages

L'ETOURDERIE,

OU

COMMENT SORTIRA-T-IL DE LA?

(*Le théâtre est divisé en deux parties; la plus grande, à droite du spectateur représente un jardin avec un pavillon praticable, attenant à la coulisse; il a une porte de côté et une fenêtre en face, garnie de barreaux. L'autre partie beaucoup moins large et moins profonde représente une petite cour et une maison de paysan, qui en occupe tout le fond, avec un prunier dont les branches donnent sur le mur du jardin.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

LINVAL, TOM, *entrant dans la petite cour devant la maison.*

TOM.

Oui, Monsieur, c'est ici: la vieille femme qui habite cette chaumière vient de partir pour toute la journée; voici sa clef qu'elle m'a confiée, et nous restons maîtres du local.

LINVAL.

Bon! c'est là le mur du pensionnat?

TOM.

Comme vous dites. C'est dans cette partie du jardin que les demoiselles pensionnaires viennent se divertir, aux heures de récréation.

Air: *J'ai vu le Parnasse des dames.* (Rien de trop.)

Ce jardin est une volière
Qu'habitent de charmans oiseaux,
A qui la saison printannière
Inspirent des concerts nouveaux.
Ils ont un bien joli ramage;
Mais gare à leurs futurs projets;
Ils ne sortiront de la cage
Que pour nous tendre des filets.

LINVAL.

Enfin je retrouve mon Hortense!

TOM.

A six lieues de Paris, grace à mes recherches, et je dis que ce n'est pas sans peine.

LINVAL.

Je vais la voir!

TOM.

C'est-à-dire l'entendre, et encore, reconnaîtrez-vous sa voix à travers le caquetage de ces demoiselles?

LINVAL.

Si je la reconnaîtrai!

Air : *Du partage de la richesse.*

Ma chère Hortense! ah! qu'elle vienne,
Et dans l'ivresse de mes sens,
Parmi ses compagnes, sans peine
Je distinguerai ses accens,
Ou plutôt je n'entendrai qu'elle.
Oui, dans un délire enchanteur,
La voix d'une amante fidelle
Est la seule qui parle au cœur.

TOM.

C'est charmant: mais je vous l'ai déjà dit; il eût été plus sage de l'oublier.

LINVAL.

L'oublier! On voit bien que tu ne connais pas Hortense.

TOM.

Non, monsieur!... mais si vous voulez... (*Voyant Linval occupé d'écouter du côté du mur.*) Oh! il n'y a personne encore, il est trop matin, vous avez bien le temps de me conter l'histoire de votre amour.

LINVAL.

Ecoute: Avant la première campagne, j'eus occasion de voir Hortense chez son père, négociant, avec qui j'avais quelques comptes à régler: elle avait à peine quinze ans, mais une figure, un esprit, un cœur...

TOM.

Tout ce qu'il faut pour tourner la tête d'un jeune officier.

LINVAL.

J'en devins éperdument amoureux; je ne lui déplus

pas, et je la demandai en mariage à son père qui me refusa, parce que, sa fille et moi, nous étions trop jeunes; mais comme il ne m'ôta pas tout espoir, je partis pour l'armée, en jurant à mon Hortense une fidélité éternelle.

TOM.

Vous voilà séparés; mais la correspondance s'etablit...

LINVAL.

Et ne dure pas long-temps. Bientôt toutes mes lettres demeurent sans réponse. Cependant le père fait de mauvaises affaires; son commerce va mal, et il est au moment de manquer lorsqu'il trouve un monsieur Griffard, vieux procureur, qui s'offre de lui prêter, sans intérêt, une somme de cinquante mille francs qui peut le sauver, à condition que s'il n'a pas remboursée ladite somme, dans deux ans, il donnera sa fille en mariage audit procureur.

TOM.

Comment donner de l'argent pour épouser une fille qui n'a rien! un procureur! quelle déraison!

LINVAL.

L'amour dans une vieille tête peut-il faire autre chose que de déraisonner?

TOM.

Et le père consent à ce bel arrangement?

LINVAL.

Dans l'espoir de rétablir sa fortune et de retirer sa promesse: mais il meurt quelques mois après, sans s'être acquitté, et ses affaires étant encore en mauvais état, les huissiers et le procureur font si bien que la succession s'en va en frais, et que Griffard demeure créancier d'une somme de 50,000 livres.

TOM.

Hypothéquée sur une fille de dix-sept ans.

LINVAL.

Dont il est de plus le tuteur.

TOM.

J'entends, et comme il craint le retour d'un officier hardi et entreprenant, il met secrettement la fille en pension, loin de Paris, pour y rester jusqu'à l'expiration des deux années, au bout desquelles, faute de remboursement, mademoiselle Hortense doit devenir madame Griffard.

LINVAL.

Jamais.

TOM.

Avez vous les cinquante mille francs qui peuvent la dégager ?

LINVAL.

Non pas encore ; mais...

TOM.

Les deux années vont expirer, sans doute ?

LINVAL.

Dans huit jours.

TOM.

D'ailleurs, quand le terme serait plus long, votre fortune est si modique...

LINVAL.

A présent ; mais j'ai des espérances : Deux oncles très-riches dont je suis seul héritier...

TOM.

Eh ! Monsieur, ils sont avares, ils se portent bien, c'est comme si l'on n'avait rien que des oncles comme çà.

LINVAL.

Mais ils sont vieux.

TOM.

Mais ils ne meurent pas.

LINVAL, *écoutant vers le jardin.*

Personne ne vient encore.

TOM.

Air : *Tout sera bientôt débité.*

Oncles qui vivez si long-temps,
Quand sur votre héritage on compte,
A vos neveux, en bons parens,
Accordez au moins un à-compte.
Votre or qui nous est dévolu,
Sans usage, un coffre l'enserre :
Si nous avions ce superflu
Nous aurions notre nécessaire. } *bis.*

LINVAL.

Au reste, sans attendre leur succession, je compte beaucoup sur l'ancien ami de feu mon père, le capitaine Franval, ce riche marin de Bordeaux...

TOM.

Qui ne vous a jamais vu.

LINVAL.

N'importe, je lui ai écrit de manière...

TOM.

Et depuis quinze jours il ne vous a pas répondu...

LINVAL.

Ah ! je suis bien sûr qu'il me répondra. Tu as bien dit chez moi, à Paris, que s'il m'arrivait une lettre de Bordeaux...

TOM.

Le portier nous l'apportera, à notre auberge, dans ce village ; mais je vous conseille de renoncer à cette ressource, ainsi qu'à votre amour. Laissez mademoiselle Hortense épouser son procureur.

LINVAL.

Il ne l'épousera pas.

TOM.

Non !

LINVAL.

Je le tuerai plutôt.

TOM.

Eh monsieur, on ne tue pas un procureur.

LINVAL, *regardant au jardin.*

On vient.

TOM, *regardant de l'autre côté.*

Oui, monsieur. Voici le petit déjeûné que j'ai commandé. (*Il prend un panier de provision qu'apporte un garçon d'auberge.*) C'est bon.

LE GARÇON.

Vous n'avez pas besoin d'autre chose ?

TOM.

Non, songe à notre dîné.

LINVAL, *rappelant le garçon.*

Mon ami, s'il nous vient un commissionnaire de Paris, ne manquez pas de l'envoyer ici.

LE GARÇON.

Oui, monsieur. (*Il s'en va.*)

TOM, *qui est entré dans la maison, apporte une table sur laquelle il sert ce qu'il tire du panier.*

TOM.

C'est uu déjeûner bien modeste. A la campagne il faut si peu...

Air: *Un chanoine de l'Auxerrois.*

Par un temps frais, un soleil pur,
Un doux zéphir, un ciel d'azur,
Dans un riant boccage,
On a toujours bon appétit,
Et la moindre chose suffit,
Le matin sous l'ombrage,
Du pain, quelques fruits, un chapon,
Avec un pâté de jambon...
Voilà, sans façon,
Quand le vin est bon,
Le déjeûner d'un sage.

Monsieur, vous êtes servi.

LINVAL, *sans écouter.*

Ah! pour le coup j'entends...

TOM.

Ce sont, je crois, ces demoiselles.

SCENE II.

LINVAL, TOM, d'un côté, et de l'autre, Mad. SAINT-CLAIR, Mlle. PRUDENT, HORTENSE, et jeunes Pensionnaires.

CHOEUR DE JEUNES FILLES, *tandis que madame de Saint-Clair entre dans le pavillon.*

Air: *Heureux qui dans la vie.*

La gaîté nous rassemble;
Profitons des instans;
Rions, chantons ensemble,
Jouissons du beau temps. (3 *fois.*)

HORTENSE.

Age fortuné de l'enfance,
Que ta durée a de douceurs !
Au sein d'une heureuse innocence,
Tout est plaisir, tout est bonheur. (*bis.*)

LES JEUNES FILLES.

La gaîté nous rassemble, etc.

MLLE. PRUDENT.

La gaîté vous rassemble,
Profitez des instans,
Riez, chantez ensemble,
Jouissez du beau temps. (3 *fois.*)

Ensemble.

MAD. SAINT-CLAIR, *sortant du pavillon avec un livre qu'elle donne à Hortense.*

Tenez, ma bonne amie, voilà le livre que je vous ai promis.

HORTENSE.

Je vous remercie, Madame.

MAD. SAINT-CLAIR.

Fables de Lafontaine, mon auteur favori.

MLLE. PRUDENT.

C'est celui de bien d'autres.

TOM, *bas à Linval.*

La maîtresse est là.

LINVAL.

Oui, vraiment.

MLLE. PRUDENT.

Air : *femmes voulez-vous éprouver.*

Comme en amusant il instruit,
Ce bon, ce simple Lafontaine !
On le lit toujours avec fruit,
Dans le plaisir ou dans la peine ;
Ses fables, qu'on donne aux enfans,
Font encor le charme des sages.
La morale de tous les temps,
Est le livre de tous les âges.

HORTENSE.

Plus on le lit, plus on veut le relire.

MLLE. PRUDENT.

Oh! çà, mesdemoiselles, comme c'est aujourd'hui dimanche, nous aurons sûrement des personnes de Paris.

MAD. SAINT-CLAIR.

Oui, mademoiselle Prudent.

TOM, *bas à Linval.*

Mademoiselle Prudent, c'est la surveillante.

MAD. SAINT-CLAIR.

On m'annonce la visite d'un étranger fort riche, qui veut avoir des renseignemens sur notre pensionnat.

MLLE. PRUDENT.

Je me flatte qu'il sera content de la tenue de cette maison.

MAD. SAINT-CLAIR.

J'espère au moins qu'il rendra justice à mes soins et à mon zèle.

MLLE. PRUDENT.

Ce Monsieur a sûrement quelque jeune personne à placer; il est tout simple qu'on lui ait indiqué la pension de madame Saint-Clair. Mesdemoiselles, vous serez présentées à cet étranger, tâchez d'obtenir ses suffrages.

HORTENSE.

Nous ferons ensorte, mes compagnes et moi, de lui paraître dignes de notre bonne et chère institutrice.

LINVAL.

C'est la voix d'Hortense.

TOM.

Jolie voix.

MAD. SAINT-CLAIR, *aux petites pensionnaires.*

Air : *avec vous sous le même toit.*

Répondez toujours sagement,
Si sa bonté vous interroge;
Baissez les yeux modestement
S'il vous accorde quelque éloge.
La modestie a tant d'attraits,
Dans le maintien, dans le langage!
Mes enfans, n'oubliez jamais
Ni votre sexe ni votre âge.

TOM, *bas à Linval.*

Entendez vous la morale ?

MAD. SAINT-CLAIR, *à Hortense.*

Quant à vous, ma bonne amie, je n'ai rien à vous recommander

(Ici les pensionnaires, Hortense exceptée, se mettent à jouer à différens jeux.)

HORTESE, *à mad. Saint-Clair.*

Air *nouveau.*

Ces principes que chacun aime,
Que vous savez si bien dicter,
Quand vous les pratiquez vous même,
Comment ne pas en profiter !
Tout en vous nous plaît, tout respire
La paix, la bonté, la douceur,
Sans peine on enseigne, on inspire
Les vertus qu'on a dans le cœur.

TOM, *montrant à Linval le déjeûner.*

Monsieur...

MLLE. PRUDENT.

Quelle est aimable cette petite Hortense ! eh bien, voilà comme sont toutes nos pensionnaires. Aussi, quand elles entrent dans le monde, pas une dont on ne nous fasse compliment ; pas une qui ne sache tout ce qu'il faut savoir pour être à la fois bonne fille, bonne mère, bonne épouse et femme agréable dans la société.

MAD. SAINT-CLAIR.

A la vérité, elles ne savent pas le grec.

MLLE. PRUDENT.

Elles ne dansent pas si bien qu'on danse à l'opéra.

MAD. SAINT-CLAIR.

Elles ne chantent pas comme des virtuoses.

MLLE. PRUDENT.

Air *du Vaudeville des petits Savoyards.*

Sur mesdames telles et telles,
Ne cherchant point à l'emporter,
Pour les voir walser et sauter
On ne fait pas foule autour d'elles.
Mais combien de ces vains éclats,
Un plaisir pur les dédommage !
Si dans le monde on ne les cite pas,
On les chérit dans leur ménage.

MAD. SAINT-CLAIR, *à Hortense.*

Mais, ma bonne amie, quittez donc cet air triste que je vous vois sans cesse, vous allez rentrer dans le monde, bientôt un mariage avantageux...

HORTENSE.

Quel avantage !

LINVAL.

Oh ! je l'empêcherai bien.

MAD. SAINT-CLAIR.

Je conviens que monsieur Griffard n'est ni jeune ni très-aimable ; mais il est riche, distingué dans son état ; d'ailleurs, les services qu'il a rendus à votre père, vos engagemens avec lui vous font un devoir...

HORTENSE.

Je le sais, Madame.

Air : *l'Amour est un dieu volage.*

De cet hymen à mon père,
Près de son dernier moment,
J'ai fait le triste serment ;
Je dois suivre aveuglement
Une loi dure et sévère ;
L'amour en soupire en vain,
Il faudra donner ma main ;
Mais de cette obéissance
Quand je subis la rigueur,
Il n'est pas en ma puissance } *bis.*
De donner aussi mon cœur. }
Je ne puis donner mon cœur.

LINVAL.

Elle m'aime toujours !

MAD. SAINT-CLAIR.

Et pourtant, ma chère amie, la raison vous commande d'oublier ce jeune officier qui sûrement ne pense plus à vous.

TOM.

On parle plus bas.

HORTENSE.

Sans doute je ne le reverrai jamais, et toujours son souvenir me poursuit.

Même Air.

Un songe, cette nuit même,
A mes yeux offrait Linval,

Triomphant de son rival,
Brisant le lien fatal
Qui cause ma peine extrême ;
Tous nos maux étaient finis
Et nous allions être unis ;
Mais de cette douce ivresse,
Le jour a détruit l'erreur :
On devrait rêver sans cesse, }
Quand on rêve le bonheur. } *bis.*

LINVAL.

Heureux pressentiment !

MAD. SAINT-CLAIR.

Nous verrons aujourd'hui monsieur Griffard.

LINVAL.

Le vieux procureur !

TOM.

Il vient là tous les dimanches.

MAD. SAINTE-CLAIR.

Tâchez donc de lui paraître moins triste.

HORTENSE.

Je le voudrais.

MAD. SAINT-CLAIR, *à part.*

Pauvre Hortense ! (*Haut.*) Rentrons, mademoiselle Prudent.

MLLE. PRUDENT.

Oui, Madame.

LINVAL.

Elles vont s'en aller.

TOM.

Oui, Monsieur, c'est bien le moment de déjeûner.

MLLE. PRUDENT.

Mesdemoiselles, nous allons vous laisser au jardin jusqu'à ce que la cloche du dîner vous appellent: soyez bien raisonnables.

MAD. SAINT-CLAIR.

Elles le sont toujours. N'est-il pas vrai, mes enfans ?

VIRGINIE.

C'est notre intention, Madame.

MAD. SAINT-CLAIR, MLLE. PRUDENT. | LES PENSIONNAIRES.

CHOEUR *du commencement de la scène.*

La gaîté vous rassemble,	La gaîté nous rassemble,
Profitez des instans,	Profitons des instans,
Riez, chantez ensemble,	Rions, chantons ensemble,
Jouissez du beau temps.	Jouissons du beau temps.

(*Madame Saint-Clair et mademoiselle Prudent sortent, sans refermer le pavillon. Hortense s'assied sur un banc de gazon et lit dans le livre que madame Saint-Clair lui a donné. Les autres pensionnaires se rassemblent sur le devant de la scène.*

SCENE III.

LINVAL, TOM *dans la petite cour*, HORTENSE, *les pensionnaires dans le jardin.*

LINVAL.

Je crois que la maitresse et la surveillante sont parties.

TOM.

Monsieur, le déjeûner...

LINVAL.

Mange, et laisse-moi tranquille.

TOM, *se mettant à table.*

Oui, monsieur.

AUGUSTA.

Nous voilà seules. A quel jeu jouerons-nous ?

VIRGINIE.

Bah ! bah ! ne jouons plus. Appelons la mère Manon et demandons lui la chanson qu'elle nous a promise.

TOUTES.

Oui, oui.

TOM, *bas à Linval.*

Je vous ai dit que la vieille leur chante des chansons qui ont été nouvelles autrefois.

LINVAL.

Eh bien, je chanterai comme la vieille. (*Il tousse en contrefaisant la vieille.*) Heim, heim.

VIRGINIE.

Je crois que je l'entends

AUGUSTA, *élevant la voix.*

Etes-vous là, mère Manon ?

LINVAL, *contrefaisant toujours la vieille*

Oui, mes enfans, et je me souviens bien de ma promesse.

TOM.

Bravo, monsieur. Il me semble que j'entends ma grand'mère.

LINVAL.

Je vais vous chanter la romance des *Amans réunis*,

TOM.

Couplets de circonstance.

ROSALIE.

Oh non. Vous nous avez promis *le Château merveilleux.*

TOUTES.

C'est vrai. *Le Château merveilleux.*

LINVAL, *à part.*

Ah! diable. (*Haut*) Ce sera pour une autre fois, je ne me rappelle pas bien cette chanson là. Ecoutez celle-ci.

AUGUSTA.

Vous nous direz l'autre demain.

LINVAL.

Oui, oui. Ecoutez. C'est une histoire arrivée il y a plus de deux mille ans.

ROSALIE.

Deux mille ans !

AUGUSTA.

Viens donc, Hortense.

HORTENSE, *lisant toujours.*

J'entendrai bien d'ici.

VIRGINIE.

Elle fait la raisonnable avec sa lecture.

TOM, *lui versant à boire.*

Monsieur, un verre de vin pour vous donner de la voix.

LINVAL.

Te tairas-tu ?

TOM.

Je me coupe la parole. (*Il boit le vin qu'il avait versé à Linval.*)

AUGUSTA, *élevant la voix.*

Eh bien, la mère ?

LINVAL.

J'y suis. Vous ferez *chorus.*

Air *nouveau de M. Doche.*

Deux jeunes gens, d'amour égal,
S'aimaient jadis avec constance :
La belle se nommait Hortense.

ROSALIE, *à Hortense.*

Hortense ! c'est comme toi.
(*Hortense commence à écouter.*)

LINVAL.

Le jeune homme avait nom Linval.

HORTENSE, *à part.*

Linval !

LINVAL.

Mais hélas ! l'intérêt s'oppose
A l'hymen que l'amour propose.
Séparés pour un peu d'argent !
C'était déjà comme à présent.

HORTENSE, *et les autres pensionnaires.*

Séparés pour, etc.

TOM, *buvant.*

C'est abominable.

LINVAL.

Tout-à-coup, en lointain pays,
Linval est conduit par la gloire ;
Puis enfin, après la victoire,
Il revient encor plus épris.

HORTENSE, *à part.*

Qu'entends-je ! (*Elle quitte son livre, se lève et s'approche du côté de Linval.*)

TOM.

Je bois à son retour.

LINVAL,

Mais quelle est sa douleur extrême !
On a promis celle qu'il aime.
A l'amour préférer l'argent !
C'était déjà comme à présent.

HORTENSE, *à part.*

Hélas !

LES PENSIONNAIRES.

C'était déjà, etc.

VIRGINIE.

J'espère qu'elle résistera.

LINVAL.

Peur que Linval, à la maison,
Un jour ne cherche à voir sa belle,
On la sequestre, on la recèle
Dans une secrette prison.

TOM, *mangeant toujours.*

Ce n'est pas une prison, monsieur. Un pensionnat...

LINVAL.

L'amant s'agite, s'inquiette,
Et découvre enfin sa retraite.

HORTENSE, *à part.*

Quelle surprise !

LINVAL.

Bien amoureux, pas trop prudent,
C'était déjà comme à présent.

LES PENSIONNAIRES.

C'était déjà, etc.

VIRGINIE.

Je gage qu'il va l'enlever.

AUGUSTA.

Comme dans le roman de. . . . .

HORTENSE.

Taisez-vous donc, babillardes.

LINVAL.

Il arrive au pied de la tour.

TOM.

Il n'y a pas de tour, monsieur.

LINVAL.

Et s'écrie : (*avec sa voix naturelle.*) « O ma chère Hortense !
» Etes-vous là, mon espérance !

HORTENSE, *à part.*

C'est sa voix !

LINVAL.

« Entendez-vous mon chant d'amour ? »

HORTENSE, *à part.*

C'est lui.

LINVAL, *à part*

Elle m'a reconnu !

AUGUSTA.

Tiens, comme la vieille prend la voix d'un jeune homme.

LINVAL, *avec la voix de vieille.*

Las ! on l'observe, on la surveille,
Il faut faire la sourde oreille.

VIRGINIE.

Oh ! c'est terrible !. . . .

LINVAL.

Dissimuler ce qu'on entend !
C'était déjà comme à présent.

LES PENSIONNAIRES.

C'était déjà, etc.

HORTENSE, *à part.*

C'est Linval, je n'en saurais douter.

LINVAL.

Pour empêcher l'hymen affreux
Que l'avarice en vain espère...

(On entend la cloche du dîner des pensionnaires.)

HORTENSE.

La cloche nous appelle.

ROSALIE.

Quel dommage !

TOM, *bas à Linval.*

C'est bien heureux pour vous, monsieur.

VIRGINIE.

J'aurais tant voulu savoir comment la jeune personne fera pour épouser son cher Linval. . . .

HORTENSE.

Et moi aussi; mais nous ne pouvons pas rester davantage.

AUGUSTA, *élevant la voix.*

Vous nous acheverez tantôt la romance ?

LINVAL.

Je vous le promets.

ROSALIE.

Nous reviendrons tout de suite après-dîner.

LINVAL.

Je vous attends.

HORTENSE.

Mais allons donc, mesdemoiselles. (*Elle les fait toutes passer devant.*)

VIRGINIE.

Mon dieu, comme tu nous presses.
(*Hortense fait semblant de suivre ses compagnes, et revient sur ses pas.*)

SCENE IV.

LINVAL, TOM, *dans la cour,* HORTENSE, *dans le jardin.*

LINVAL.

Elles s'en vont.

TOM, *dormant à moitié.*

Bon voyage.

LINVAL.

Hortense a reconnu ma voix... Si elle était restée !

HORTENSE.

Comment m'assurer si vraiment c'est lui.

LINVAL.

Elle est là.

TOM.

J'en suis bien aise. (*Il tombe la tête sur la table et s'endort tout-à-fait.*)

LINVAL, *appelant.*

Hortense!

HORTENSE, *idem.*

Linval!

LINVAL.

O ma tendre amie!

HORTENSE.

C'est vous! par quelle aventure . . .

LINVAL.

Vous le saurez : mais de grace, dites-moi bien vite si je puis toujours compter sur votre cœur.

HORTENSE.

Quoi, Linval, vous n'avez pas oublié la malheureuse Hortense!

LINVAL.

Vous doutiez de ma foi!

HORTENSE.

Vous m'aimez encore!

LINVAL.

Jamais je n'éprouvai de sentiment plus tendre, plus vrai. . . .

HORTENSE.

Ah! Linval, si vous saviez que depuis votre absence...

LINVAL.

Je sais tout : on vous a soustrait toutes mes lettres; mais je suis instruit du sort qu'on vous prépare, et j'espère vous sauver d'un engagement cruel et ridicule.

HORTENSE.

Eh comment!

LINVAL.

Par tous les moyens, puisque vous ne m'avez pas oublié.

HORTENSE.

Duo des Amans valets.

Quoi Linval est près d'Hortense!

LINVAL.
Ramené par la constance.

HORTENSE.
Ramené par la constance.

LINVAL.
Par l'amour et l'espérance.

HORTENSE.
Que ce retour enchanteur
A de douceur.

LINVAL.
Que cette voix pour mon cœur
A de douceur.

HORTENSE.
Ah, Linval, devais-je m'attendre
A vous retrouver dans ces lieux ?

LINVAL.
Mais je ne puis que vous entendre;
Un mur vous cache à mes yeux.

HORTENSE.
Un mur vous cache à mes yeux.

LINVAL, *à part.*
Sur cet arbre je pourrais mieux,
Je pourrais mieux l'entendre

HORTENSE, *tandis que Linval monte sur l'arbre.*
Bien plus encor qu'un mur épais
La fortune injuste et barbare,
Tous les deux, hélas, nous sépare;
Il faut me fuir, et pour jamais
Le destin loin de vous m'entraine;
Mon devoir vous donne un rival,
Laissez-moi le poids de ma chaine,
Oubliez-moi, mon cher Linval. (*bis.*)

LINVAL, *sur le mur.*
Ah! je te voi.

HORTENSE, *l'apperçevant.*
Je meurs d'effroi.

LINVAL, *se baissant et s'appuyant d'une branche.*
Attends, attends, aidé de cette branche,
Je pourrai te donner la main,
En t'élevant lorsque moi je me penche.

HORTENSE, *s'élevant en lui tendant la main.*

Je le voudrais ; mais c'est en vain.

LINVAL, *repenchant.*

Tâche de me donner la main. } *bis.*

(Il s'assied sur le mur et parvient à prendre la main d'Hortense.)

Ensemble.

O moment plein de charmes !
Je t'entends, je te voi ;
Oublions nos alarmes,
Me voilà près de toi ;
O moment plein de charmes !
Je t'entends, je te voi. *(3 fois.)*

(A la fin du morceau, Linval fait un effort pour baiser la main d'Hortense, la branche sur laquelle il s'appuyait se casse et il tombe dans le jardin.)

HORTENSE, *effrayée s'écriant.*

Ah !

TOM, *s'éveillant en sursaut.*

Qu'est-ce que c'est ?

LINVAL, *se relevant.*

Rassurez-vous.

HORTENSE.

N'êtes-vous pas blessé ?

LINVAL.

Non, non.

HORTENSE, *dans le plus grand trouble.*

Ah ! mon dieu, quel événement !

LINVAL.

Ne craignez rien.

MLLE. PRUDENT, *en dehors, appelant.*

Mademoiselle Hortense.

HORTENSE.

On m'appelle.

LINVAL.

Ne répondez pas.

HORTENSE.

Impossible, on va venir.

MLLE. PRUDENT, *idem.*

Mademoiselle Hortense.

HORTENSE.

Adieu, tâchez de vous échapper.

LINVAL.

Par où ?

HORTENSE.

Je n'en sais rien, mais ne vous montrez pas.
(*Elle s'en va.*)

LINVAL.

Vous me laissez.

SCÈNE V.

TOM, LINVAL, *séparés par le mur.*

TOM, *cherchant par-tout Linval.*

Je ne le vois plus.

LINVAL, *appelant.*

Tom.

TOM.

Monsieur... où êtes-vous donc ?

LINVAL.

Ici, dans le jardin, j'étais monté sur cet arbre, et une branche trop faible, sur laquelle je m'appuyais. . . .

TOM.

Et comment allez-vous revenir ?

LINVAL.

Je n'en sais rien.

TOM.

Un jeune homme dans une pension de demoiselles, et un officier de dragons encore !

LINVAL.

Quel embarras !

TOM.

Grimpez le long du mur.

LINVAL.

Impossible. Il n'y a point de treillage.

TOM.

Essayez.

LINVAL, *essayant.*

Impossible, te dis-je.... que faire? par où m'en aller?

TOM.

C'est difficile.

LINVAL.

D'un moment à l'autre, on peut venir.

TOM.

Certainement.

LINVAL.

Si j'avais une réponse favorable du capitaine Franval, je pourrais braver l'événement.

TOM.

Attendez, monsieur.. Il me vient une idée qui vous sauvera.

LINVAL.

Comment.

TOM, *entrant dans la maison.*

J'ai vu là-dedans .. Oui, c'est bien cela... Je vais vous jetter des habits de la mère Manon, vous vous habillerez en vieille femme, et à la faveur de ce déguisement, vous pourrez vous échapper.

LINVAL.

Il a parbleu raison. Depêche toi.

TOM, *sortant de la maison avec un paquet.*

Tenez, Monsieur. (*Il jette le paquet par-dessus le mur.*) Le costume est complet.

LINVAL, *recevant le paquet.*

Bon. Voici justement un pavillon qui me servira de cabinet de toilette. (*Il entre dans le pavillon. Les rideaux de la fenêtre le cachent au public.*

TOM.

Pour cette fois il faudra vous passer de valet-de-chambre, mais hâtez-vous, de peur qu'on ne vous surprenne avant votre déguisement.

LINVAL, *dans le pavillon.*

Bientôt le jeune Linval sera la vielle mère Manon.

TOM.

Air *de Calpigi.*

Ainsi vêtu, sans nulle crainte,
Vous sortirez de cette enceinte;
Personne ne vous troublera,
Personne ne vous parlera. (*bis.*)
Une vieille baissant la tête,
S'en va partout, sans qu'on l'arrête;
On n'a rien à lui demander,
On passe sans la regarder. (*bis.*)

Eh bien, monsieur?

LINVAL.

Cela s'avance.

TOM.

Je suis curieux de le voir dans cette aimable parure. Eh parbleu! au moyen de cet arbre.. Certainement.

(*Il grimpe à l'arbre.*)

Air : *Du haut en bas.*

Du haut en bas,
Dans son humeur fougueuse et franche,
Du haut en bas,
Monsieur me traite en certain cas;
Je pourrai prendre ma revanche,
En le traitant, sur cette branche
Du haut en bas.

Vous n'êtes pas encore prêt?

LINVAL.

Je n'ai plus que la coiffe à mettre.

TOM.

Quelle lenteur! quelle nonchalence! Je me serais habillé quatre fois. Ah, ces maîtres... quand les valets leur manquent...

LINVAL, *sortant du pavillon en vieille femme.*

Tiens, comment me trouves-tu?

TOM.

Bien, Monsieur. Une vraie fée Urgèle. A présent, renvoyez moi vos habits.

(*On appelle dans la coulisse :*)

Etienne...

LINVAL.

Paix. On vient. *(Il rentre dans le pavillon.)*

SCENE VI.

LES MÊMES, MLLE. PRUDENT.

MLLE. PRUDENT, *appelant.*

Etienne... Demandez-moi où peut-être ce jardinier ; on ne le trouve nulle part. (*Elle appelle.*) Etienne... Point d'Etienne ; il est sorti apparemment... Retournons à nos élèves. (*Elle apperçoit la clef à la porte du pavillon.*) Tenez, Madame, qui n'a pas fermé son pavillon... si c'était moi. (*Elle s'approche et ferme la porte.*)

TOM, *sur l'arbre, bas.*

Eh bien, qu'est-ce qu'elle fait donc ?

MLLE. PRUDENT.

Portons la clef à Madame.

TOM.

Elle a, ma foi, fermé la porte.

LINVAL, *secouant la porte.*

Oui, en vérité. . . .

Air *du Vaudeville de l'Avare.*

La clef n'est plus à la serrure !
Voilà bien un autre souci :
Dans cette étrange conjoncture,
Comment sortirai-je d'ici ? (*bis.*)

TOM.

Ne craignant plus qu'on les assiége,
Dans leur enclos, sans coup férir,
Les poulettes peuvent courir ;
Le renard est pris dans le piège. (*bis.*)

LINVAL.

Quel nouveau contre-temps !

TOM.

Sortez par la fenêtre.

LINVAL, *tirant les rideaux.*

Les barreaux m'en empêchent. Le diable s'en mêle, je crois.

TOM, *voyant de loin Hortense.*

Ne vous impatientez pas, Monsieur, voici quelqu'un qui vient vous tenir compagnie.

SCENE VII.

LINVAL *dans le pavillon*, TOM, *sur l'arbre*, HORTENSE, *dans le jardin.*

HORTENSE.

Aura-t-il pu s'échapper ?

TOM.

C'est mademoiselle Hortense.

HORTENSE, *appercevant Tom.*

O ciel. . . . (*Elle fait un pas pour s'en aller.*)

TOM.

Ne craignez rien, mademoiselle. Je suis le valet de M. Linval qui vous attend avec impatience.

LINVAL.

Hortense...

HORTENSE.

Où êtes-vous donc ?

LINVAL.

Ici.

TOM.

En prison, mademoiselle.

HORTENSE.

En prison !

TOM.

Je lui avais jeté des habits pour se déguiser en femme afin de pouvoir s'échapper sans esclandre. . . .

LINVAL.

Et tandis que je m'habillais dans ce pavillon, on en a fermé la porte sans voir que j'y étais.

HORTENSE, *se tenant loin de Linval.*

A quoi m'exposez-vous ?

LINVAL.

Air *du Vaudeville de M. Guillaume.*

Je le sens bien, j'ai fait une imprudence;
Mais quoiqu'il puisse en arriver,
Hortense ici de ma présence
Vous n'avez rien à redouter. (*bis.*)
Ah! mon respect égal ma tendresse.

TOM.

Un officier, jeune et français!
On peut toujours compter sur sa sagesse,
Quand il est aux arrêts. (*bis.*)

(*A part, descendant de l'arbre.*)

Moi, je vais rôder autour de la maison, tâcher de rencontrer le jardinier ou quelque domestique.. peut-être qu'en jasant ensemble... (*Il sort.*)

HORTENSE.

On voudra savoir comment vous êtes entré dans ce pavillon.

LINVAL.

Rien de plus simple.

(*Les petites pensionnaires arrivent et voyant Hortense qui parle à quelqu'un, elles s'arrêtent.*)

SCENE VIII.

LES MÊMES, *les pensionnaires.*

AUGUSTA, *bas aux autres pensionnaires.*

Avec qui cause-t-elle donc?

(*Elles avancent tout doucement pour écouter.*)

LINVAL, *à Hortense, contrefaisant la vieille.*

Voyez cette figure, écoutez cette voix cassée. Je suis la mère Manon, qui demeure ici à côté; j'étais là par hasard; cherchant à voir mes petites voisines, qui ne connaissent pas encore ma figure je suis entrée dans ce pavillon pour me reposer, je m'y suis endormie, et en me réveillant, la porte était fermée.

VIRGINIE, *paraissant.*

Ah! oui dà.

HORTESE, *surprise et effrayée.*

Ciel!

AUGUSTA.

La mère Manon prisonnière chez nous!

LINVAL, *bas à Hortense.*

N'ayez pas peur. (*Haut.*) Ah! mon dieu oui, mes enfans, je suis prisonniere; mais ce n'est pas ma faute, comme vous venez d'entendre.

ROSALIE.

Ah! vous vous endormez.

AUGUSTA.

Et vous vous réveillez en cage! Ah! bien, bien, vous allez finir la chanson.

LINVAL.

A présent?

VIRGINIE.

Oui, voyons ce que deviendront les amans réunis.

LINVAL.

Oh! ce n'est pas là le moment.

ROSALIE, *à Hortense.*

N'est-ce pas qu'il faut qu'elle chante?

HORTENSE.

Tu vois bien qu'elle n'en a pas envie.

LINVAL.

Oh! mon dieu, non, du tout. J'aimerais bien mieux être hors d'ici.

AUGUSTA.

Le jardinier a une clef de ce pavillon, mais il est sorti; quand il rentrera, nous lui parlerons : en attendant, achevez nous la chanson des amans réunis.

TOUTES.

Oui, oui, la chanson.

AUGUSTA, ROSALIE, VIRGINIE.

Air : *monsieur Beaussac, c'est bien méchant.*

Finissez donc votre chanson;
Votre chanson, mère Manon.

LINVAL.

Une chanson, non, non, non, non;
Je ne chante pas en prison.

HORTENSE.

Elle a raison, mère Manon,
On ne chante pas en prison.

LES PENSIONNAIRES.

Chantez-nous donc votre chanson,
Votre chanson, mère Manon.

HORTENSE.

Prenez pitié de sa détresse.

LINVAL.

Délivrez-moi, mes beaux enfans.

AUGUSTA.

Elle a, vraiment, une belle vieillesse.

VIRGINIE.

Et même, encor certain air de jeunesse.

ROSALIE.

Toutes ses dents!

AUGUSTA.

Et presque pas de cheveux blancs!

LINVAL.

J'ai bien pourtant mes soixante ans.

TOUTES.

Soixante ans!

LINVAL.

Soixante ans.

AUGUSTA, *et d'autres pensionnaires.*

Avec l'air jeune que voilà,
On ne croirait jamais cela.

VIRGINIE, ROSALIE, *et d'autres aussi.*

Quoi? soixante ans et ces yeux là,
On ne croira jamais cela.

LINVAL, HORTENSE, *à part.*

Dans l'embarras où nous voilà,
Comment sortirons-nous de là?

AUGUSTA, *voyant M. Griffard, au fond du théâtre.*

Paix, voici quelqu'un.

HORTENSE, *bas à Linval.*

C'est mon tuteur.

LINVAL.

Monsieur Griffard !

HORTENSE, *bas.*

Il arrivait lorsque je suis venue ici.

AUGUSTA, *bas à Linval.*

Nous vous laissons.

VIRGINIE, *idem.*

Prenez patience, la mère.

(*Les pensionnaires s'en vont, Hortense veut les suivre; mais monsieur Griffard la retient.*)

SCÈNE IX.

LINVAL, HORTENSE, M. GRIFFARD.

M. GRIFFARD.

Arrêtez, belle Hortense.

HORTENSE, *voulant continuer son chemin.*

Monsieur. . . .

M. GRIFFARD.

Vous avez disparu à mon arrivée, et vous voulez encore me fuir.

HORTENSE.

Je dois suivre mes compagnes.

M. GRIFFARD.

Un moment.

HORTENSE.

Mais madame Saint-Clair. . . .

M. GRIFFARD.

Madame Saint-Clair est occupée à recevoir un étranger qu'elle attendait; et elle trouve très-bon que vous soyez avec moi.

LINVAL, *à part.*

Allons, il faudra que je sois le confident.

(*Pendant cette scène, Hortense est placée entre monsieur Griffard et Linval, et sans cesse occupée d'empêcher que le prisonnier ne soit vu du tuteur. Linval ferme la fenêtre et entr'ouvre le rideau quand il a quelque chose à dire.*)

M. GRIFFARD.

Songez que dans huit jours vous devez être ma femme: ma défunte m'a laissé sans héritiers, et il est temps qu'un nouvel hyménée répare ce déficit dans ma postérité. Il y a urgence.

LINVAL, *à part.*

J'enrage de n'oser parler.

HORTENSE, *bas à Linval.*

Contraignez-vous.

M. GRIFFARD.

Air : *mon père était pot.*

Depuis qu'avec vous j'ai dessein
De rentrer en ménage,
Je sens bouillonner dans mon sein
Tous les feux du bel âge,
Et j'espère bien,
Par ce doux lien,
Me rajeunir encore,
Ainsi que *Titon*
Rajeunit, dit-on,
Dans les bras de l'*Aurore.*

LINVAL, *à part.*

Monsieur Griffard a lu sa fable.

M. GRIFFARD.

Et comme, grace au ciel, le jeune Linval ne songe plus à vous. . . .

HORTENSE, *souriant.*

Vous le croyez ?

M. GRIFFARD.

Parbleu !

LINVAL, *à part.*

Le fourbe.

M. GRIFFARD.

Cela est visible. Depuis la mort de votre père, avez-vous entendu parler de ce jeune homme ? Vous a-t-il écrit une seule fois ?

LINVAL.

Non pas une fois, mais plus de dix.

HORTENSE.

C'est-à-dire que je n'ai pas reçu de lettres.

M. GRIFFARD, *à part.*

Je le crois, j'y avais mis bon ordre. (*Haut.*) Et d'ailleurs. . . .

Air : *Trouverez-vous un parlement.*

A-t-il fait un pas pour vous voir
Depuis son retour de l'armée ?

HORTENSE.

Comment aurait-il pu savoir
En quel lieu je suis renfermée ?

M. GRIFFARD.

Un amant devine tout ; mais,
Mon enfant, vous pouvez m'en croire ;
On sait que les guerriers français
Ne sont fidèles qu'à la gloire.

LINVAL, *bas à Hortense*

Fidèle à l'amour, pour la vie.

HORTENSE.

Air : *beau Troubadour aimait.*

Oui, Linval à jamais
Doit oublier Hortense;
Mais en vain je voudrais
Croire à son inconstance.
Une secrette voix
Me dit qu'il m'aime encore,
Et je l'entends, je crois,
Me jurer qu'il m'adore.

LINVAL, *bas à Hortense.*

Il jure qu'il t'adore.

HORTENSE.

Ensemble.
Une secrette voix, etc.

LINVAL, *bas.*

Oui, son cœur et sa voix,
Disent : je t'aime encore
Et constant dans son choix,
Il jure qu'il t'adore.

M. GRIFFARD.

Illusion romanesque que la raison et le devoir doivent détruire.

SCENE X.

Les Mêmes Mlle. PRUDENT, LE CAPITAINE FRANVAL.

MLLE. PRUDENT, *conduisant le Capitaine.*

Monsieur, voilà mademoiselle Hortense et monsieur Griffard.

LE CAPITAINE.

Fort bien.

M. GRIFFARD.

Ah! c'est l'étranger qui vient d'arriver.

LINVAL, *à part.*

Allons, ils viendront tous ici...

LE CAPITAINE.

Je suis fort aise de vous rencontrer l'un et l'autre.

M. GRIFFARD.

Moi, Monsieur?

HORTENSE, *à part.*

Que peut-il me vouloir?

LE CAPITAINE.

Est-il vrai, monsieur Griffard, que vous épousez Mademoiselle dans huit jours?

GRIFFARD.

Oui, Monsieur. *(A part.)* Que lui importe!

LINVAL, *à part.*

Que veut dire ceci?

LE CAPITAINE.

Et vous, charmante Hortense, consentez-vous à ce mariage?

MLLE. PRUDENT, *à part.*

Oh! oh!

HORTENSE, *embarrassée.*

Monsieur...

LE CAPITAINE.

Je sais que votre père, en mourant, vous l'a fait promettre; mais le cœur est-il d'accord avec le devoir?

LINVAL, *à part.*

Qu'est-ce que cela signifie ?

M. GRIFFARD.

Monsieur, voilà une question..

LE CAPITAINE.

Très-importante à faire avant la noce.

M. GRIFFARD.

Mais vous me permettrez de vous dire...

LE CAPITAINE, *brusquement.*

Ce n'est pas vous que j'interroge, c'est Mademoiselle.

M. GRIFFARD.

Celui là est fort.

LE CAPITAINE.

Paix.

LINVAL, *à part.*

Quel diable d'homme !

LE CAPITAINE, *à Hortense.*

Air : Haïss' les femmes qui voudra.

Aimez-vous monsieur que voilà?
Dites, répondez, belle Hortense ;
Comment ? pas un mot à cela ?
Vous baissez les yeux en silence. (*bis.*)

M. GRIFFARD.

Elle a raison.

LE CAPITAINE.

Être modeste, c'est fort bien ;
Mais il faut être franche.
Allons, parlez, ne craignez rien,
Que votre âme s'épanche. (*bis.*)

M. GRIFFARD.

Une jeune personne ne répond pas à de semblables demandes.

LE CAPITAINE.

Quand on hésite en pareil cas,
Dans ses regards on laisse lire ;
Mais la bouche se tait, les yeux ne parlent pas ;
C'est que le cœur n'a rien à dire. (*bis.*)

MLLE. PRUDENT.

Çà se pourrait bien.

LINVAL, *à part.*

Quel est donc son dessein ?

M. GRIFFARD.

Mais, Monsieur, de quoi vous mêlez-vous ?

LE CAPITAINE.

D'empêcher un mariage inconvenant.

MLLE. PRUDENT.

Ah! ah!

M. GRIFFARD.

Inconvenant.

LE CAPITAINE.

Eh! sans doute, vous seriez son grand père.

M. GRIFFARD.

Assurément, voilà des propos ..

LE CAPITAINE.

Qui vous déplaisent? j'en suis fâché.

M. GRIFFARD.

Ce ton là ne me convient pas du tout, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Tant pis pour vous, car je n'en changerai pas ; ainsi, Mademoiselle...

HORTENSE.

Mais, Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître.

LE CAPITAINE.

Eh bien, nous ferons connaissance. En attendant, voyez en moi un homme disposé à tout faire pour votre bonheur.

LINVAL, *à part.*

En vérité !

HORTENSE.

Quel intérêt pouvez vous prendre à moi ?

LE CAPITAINE.

L'intérêt le plus vif, le plus tendre.

HORTENSE, LINVAL, *à part.*

Qu'entends-je?

M. GRIFFARD.

Monsieur a peut être des vues secrettes...

LE CAPITAINE.

Non pas secrettes ; mais très ostensibles, comme vous voyez.

LINVAL, *à part.*

Encore un rival !

M. GRIFFARD.

Air : *dans ce salon où du Poussin.*

Eh quoi ! vous prétendez ici...

LE CAPITAINE.

Vous disputer mademoiselle :
Vous ne lui plaisez pas, ainsi
Je forme des projets sur elle.

M. GRIFFARD.

Sachez qu'incontestablement
J'ai des droits à ce mariage.

LE CAPITAINE.

Des droits fondés sur de l'argent,
Pour de l'argent on s'en dégage.

MLLE. PRUDENT, *à part.*

C'est juste.

HORTENSE.

Je n'en reviens pas.

LE CAPITAINE, *à M. Griffard.*

Si vous n'étiez pas procureur, je prendrais d'autres moyens. Je suis militaire.

LINVAL, *à part.*

Tant mieux. Nous nous verrons.

M. GRIFFARD.

Vous pourriez bien, dans un autre, trouver à qui parler.

LE CAPITAINE.

Linval peut-être ! oh ! pour celui là, je ne le crains pas.

LINVAL, *à part.*

L'impudent !

HORTENSE, *à part.*

Je tremble.

LE CAPITAINE.

Rassurez vous, ma bonne amie, monsieur Griffard ne sera pas votre mari.

M. GRIFFARD.

Ah! nous verrons.

HORTENSE, *au capitaine.*

Mais encore une fois, Monsieur...

LE CAPITAINE.

Soyez tranquille.

MLLE. PRUDENT, *à part.*

C'est singulier.

LE CAPITAINE, *à Hortense.*

Air : *Parodié du Poète supposé.*

Par plus d'une raison, j'espère
Qu'un autre hymen doit vous flatter,
A mes intentions, ma chère,
Vous ne pourrez pas résister.

LINVAL, *a part.*

Oh! je vais perdre patience.

HORTENSE, *bas a Linval.*

Modérez ce transport, hélas!
Comptez toujours sur votre Hortense;
Mais ne la compromettez pas.

Ensemble.

Je n'entends rien à ce mystère;
Mais quoique l'on veuille tenter,
Quelque projet qu'on puisse faire,
Je saurai bien y résister. (*bis.*)

LINVAL, *a part.*

O ciel! j'étouffe de colère,
Et je ne saurais éclatter,
Mais une fois libre, j'espère,
Mon rival ne peut m'éviter.

M. GRIFFARD, *a part.*

Je pourrais me mettre en colère;
Mais à quoi sert de s'emporter.
Cet homme est fou, la chose est claire,
On saura bien lui résister.

LE CAPITAINE, *a Hortense.*

Par plus d'une raison, j'espère
Qu'un autre hymen doit vous flatter.
A mes intentions, ma chère,
Vous ne pourrez pas résister.

MLLE. PRUDENT, *a part.*

Cet homme est riche et fait pour plaire,
Hortense devrait l'écouter.
Oui, c'est son bonheur qu'il veut faire,
Elle a tort de lui résister.

GRIFFARD, *au Capitaine.*

Parbleu! monsieur, je vous admire.

LE CAPITAINE, *a Hortense.*

Laissons dire ce procureur.

M. GRIFFARD.

Assurément vous voulez rire.

HORTENSE, *au capitaine.*

De grace écoutez-moi, monsieur.

LE CAPITAINE.

Ici, je ne puis vous entendre,
Près de madame rendons nous;
C'est là que vous pourrez apprendre
Ce qu'aujourd'hui j'attends de vous.

M. GRIFFARD.

A la bonne heure.

LE CAPITAINE, *a Hortense.*

Par plus d'une raison, j'espère, etc.

HORTENSE, *a part.*

Je n'entends rien à ce mystère, etc.

LINVAL, *a part.*

Ensemble. O ciel! j'étouffe de colère, etc.

M. GRIFFARD, *a part.*

Je pourrais me mettre en colère, etc.

MLLE. PRUDENT, *a part.*

Cet homme est riche et fait pour plaire, etc.

(Le capitaine emmène Hortense, Griffard les suit; mademoiselle Prudent reste pensive.)

SCENE XI.

MLLE. PRUDENT, LINVAL, *ensuite* TOM, *dans la cour.*

LINVAL.

Ils s'en vont et je reste enfermé...

MLLE. PRUDENT, *sortant de sa rêverie.*

Heim! (*Elle écoute.*)

TOM, *rentrant dans la petite cour.*

Je n'ai rencontré ni jardinier, ni domestique... sans doute mon maître est toujours en cage... voyons.
(*Il monte sur l'arbre.*)

MLLE. PRUDENT.

J'entends parler.

LINVAL.

Si je m'en croyais, je briserais cette porte.

MLLE. PRUDENT.

C'est dans ce pavillon. (*Elle s'approche de la fenêtre.*)

LINVAL, *appelant.*

Tom, es-tu là?

TOM *sur l'arbre, et voyant mademoiselle Prudent.*

Oh! l'étourdi.

MLLE. PRUDENT, *appercevant Linval.*

Une femme!... que faites-vous là?

TOM.

Le voilà pris.

LINVAL.

Madame...

MLLE. PRUDENT.

Comment y êtes-vous entré?

LINVAL.

C'est que...

MLLE. PRUDENT.

En forçant la serrure?

LINVAL.

Oh! mon dieu non, Madame. Je suis la voisine d'ici à côté, j'ai trouvé la porte ouverte, et...

MLLE. PRUDENT.

A qui avez-vous parlé?

LINVAL.

A personne.

MLLE. PRUDENT.

A personne !

Air : *du Port Mahon.*

Eh doit-on, sans rien dire,
Dans les maisons, ainsi s'introduire ?
Quel sujet vous attire ?
Parlez.

LINVAL.

Point de courroux,
Calmez-vous.

MLLE. PRUDENT.

Que cherchez-vous ici ?

LINVAL.

Ne criez pas ainsi.

TOM, *sur l'arbre.*

Faites qu'elle s'en aille.

MLLE. PRUDENT.

O ciel ! un homme est sur la muraill•
Ah ! maudite canaille ?
Hélas ! je meurs de peur,
Au voleur !

(*Elle s'enfuit, en criant* :)

Au voleur.

LINVAL.

Mais écoutez donc, ma bonne dame.

TOM.

Ma chère dame... Elle ne m'entend pas... Au voleur, au voleur...voilà un bel esclandre dans la maison. Eh bien, Monsieur, comment allez-vous sortir de là ?

LINVAL.

Ma foi, je n'en sais rien : mais j'en sortirai, et c'est quelque chose. Il y a trop long-temps que je suis au supplice. (*Il disparait et ferme la fenêtre du pavillon.*)

TOM, *regardant au fond du jardin.*

Tout le monde est en allarme, là bas... on va venir de ce côté. Cherchez, Monsieur, inventez ; quant à moi, je me sauve. (*Il descend et s'enfuit.*)

SCENE XII.

LINVAL, *dans le pavillon*, Mlle. PRUDENT, LE CAPITAINE, M. GRIFFARD, *dans le jardin.*

LE CAPITAINE, *au fond du théâtre.*

Oh parbleu ! nous allons les voir, ces voleurs.

MLLE. PRUDENT.

La maison en est pleine; par là, par ici, dans ce pavillon... voici la clef.. non, ce n'est pas elle, je vais vous la chercher. (*En s'en allant.*) Ah! mon dieu, mon dieu...

LE CAPITAINE.

Mes gens les poursuivent en dehors, nous allons visiter le jardin, et morbleu ..

M. GRIFFARD.

Mais s'ils sont en grand nombre.

LE CAPITAINE.

Allons, Monsieur.

AIR : *Je suis Lindor.*

Il faut ici montrer du caractère,
Mettons à part nos petits intérêts,
Les braves gens doivent signer la paix
Quand les coquins leur déclarent la guerre.

MLLE. PRUDENT, *revenant avec la clef qu'elle donne au capitaine.*

Tenez, Monsieur.

LE CAPITAINE.

Visitons d'abord ce pavillon.

M. GRIFFARD, *tremblant.*

Mais, monsieur, nous sommes sans armes.

MLLE. PRUDENT, *tandis que le Capitaine ouvre le pavillon.*

Et, monsieur, c'est une vieille qui est là.

M. GRIFFARD, *allant fièrement au pavillon.*

Une vieille femme! oh, parbleu! nous allons voir.

LE CAPITAINE, *ouvrant le pavillon, et voyan sortir Linval qui a repris ses habits*

MORCEAU DE MUSIQUE.

Que vois-je?

MLLE. PRUDENT.

O ciel!

M. GRIFFARD, *reculant.*

Un militaire!

TOUS.

Un militaire!

LINVAL.

Oui, messieurs, je suis militaire.

MLLE. PRUDENT.

Juste ciel, quel événement!

LE CAPITAINE.

Ceci, vraiment,
Change l'affaire.

(*A mademoiselle Prudent.*)

Il ne s'agit plus de voleur,
Ainsi calmez votre frayeur.

M. GRIFFARD, *à mademoiselle Prudent.*

Vous parliez d'une vieille femme ?

MLLE. PRUDENT.

Mais je l'ai vue, oui, sur mon âme...
(*Elle entre dans le pavillon.*)

LE CAPITAINE, *à Linval.*

Ainsi caché secrettement.

LINVAL.

Je dois l'avouer franchement,
Le seul désir de voir celle que j'aime,
A son insçu m'a conduit en ces lieux.

LE CAPITAINE.

A son insçu, quelle imprudence extrême
Dans les projets d'un jeune audacieux!

LINVAL.

Monsieur...

LE CAPITAINE et M. GRIFFARD.

Quelle imprudence extrême !

MLLE. PRUDENT, *sortant du pavillon, et montrant les habits de femme.*

La vieille femme, la voici.

LE CAPITAINE.

Se déguiser ainsi.

M. GRIFFARD.

Que veut dire ceci ?

LINVAL, *au Capitaine.*

Et de quel droit, en cette circonstance,
Prétendez-vous me faire la leçou ?

LE CAPITAINE.

Du droit de l'âge et de l'expérience
Qui m'autorise à vous parler raison.

LINVAL, *au Capitaine.*

Ici, je garde la silence,
Mais nous pourrons nous voir, je pense,
Ailleurs que dans cette maison.

LE CAPITAINE.

Jeune homme, un peu moins d'arrogance,
Et, croyez moi, changez de ton.

Monsieur, nous nous verrons, je pense,
Ailleurs que dans cette maison.

M. GRIFFARD et MLLE. PRUDENT.

Ensemble Voyez un peu quelle arrogance,
Et de quel ton il lui répond.

LE CAPITAINE, *à Linval.*

Jeune homme, un peu moins d'arrogance,
Et, croyez moi, changez de ton.

SCENE XIII.

LES MÊMES, TOM, *conduit par des domestiques.*

UN DOMESTIQUE.

Allons, allons, marchez.

TOM.

Mais encore une fois, vous vous trompez.

LE DOMESTIQUE.

Nous avons arrêté cet homme qui s'enfuyait.

MLLE. PRUDENT.

C'est lui qui était sur le mur.

TOM.

J'en conviens, mais je ne suis pas un voleur, et voilà monsieur Linval, mon maître. . . .

LE CAPITAINE, et M. GRIFFARD.

Linval !

TOM.

Qui répondra de moi.

LE CAPITAINE.

Vous êtes Linval ?

LINVAL.

Dont ici, tout-à-l'heure, vous parliez si lestement.

M. GRIFFARD.

Quelle rencontre !

LE CAPITAINE

Parbleu ! si vous nous avez entendu. . . .

LINVAL.

Oui, monsieur, et certes. . . .

SCÈNE XIV, *et dernière.*

LES MÊMES, MAD. SAINT-CLAIR, HORTENSE.

LE CAPITAINE, *voyant venir Mad. Saint-Clair.*

Arrivez, madame, arrivez. *(Montrant Linval)* Voilà notre étourdi; c'est lui qui était. . . .

MAD. SAINT-CLAIR.

Je le sais, monsieur; Hortense m'a tout appris. Ah! e une homme, quelle étourderie?

MLLE. PRUDENT.

Compromettre notre maison!

LINVAL.

Je conviens de mes torts, et quoique je ne me trouve ici qu'involontairement, et malgré moi, je n'en suis pas moins coupable.

LE CAPITAINE.

Certainement, et. . . .

LINVAL, *montrant le Capitaine.*

Mais monsieur me doit une explication. . . .

LE CAPITAINE.

Très-facile.

LINVAL.

Sortons.

LE CAPITAINE.

Un cartel! voilà bien les jeunes gens.

LINVAL.

Trève de remontrances.

LE CAPITAINE.

Doucement, doucement.

LINVAL.

Finissons.

LE CAPITAINE.

En vérité, ta colère m'amuse.

LINVAL.

Morbleu!

LE CAPITAINE.

Mais elle ne m'épouvante pas; je n'ai qu'à dire un mot et tu vas m'embrasser.

LINVAL.

Moi!

LE CAPITAINE.

Et peut-être me demander pardon.

LINVAL.

Ah! c'en est trop. . . .

LE CAPITAINE.

Connais-tu cette lettre?

LINVAL.

Ecrite au capitaine Franval?

LE CAPITAINE.

Qui t'apporte la réponse.

LINVAL.

Est-il possible!... Ah! monsieur, que je suis confus,

LE CAPITAINE, *lui tendant les bras.*

Eh! viens donc.

M. GRIFFARD.

Ils s'embrassent!

LE CAPITAINE.

Je te sais bon gré d'avoir compté sur l'ancien ami de ton père; il m'a rendu autrefois plus d'un service, et je suis trop heureux de m'en acquitter avec son fils.

LINVAL.

Quoi! vraiment. . . .

LE CAPITAINE.

Avant de répondre à ta demande, j'ai voulu connaître Mademoiselle, prendre des renseignemens qui tous ont été en sa faveur. Ainsi, mes enfans, je lève aujourd'hui l'obstacle qui s'oppose à votre union, et demain, je vous marie.

M. GRIFFARD.

Plaît-il, monsieur?

LINVAL.

Ah! mon ami. . . .

HORTENSE.

Ah! Monsieur. . . .

M. GRIFFARD.

Ah! çà mais. . . .

TOM.

N'interrompez donc pas.

M. GRIFFARD.

Monsieur le capitaine, vous arrangez cela comme vous voulez; mais (*Montrant un papier.*) voici un engagement. . . .

LE CAPITAINE, *tirant son portefeuille.*

Je le connais, mais voici en bonne lettres-de-change les cinquante mille francs qui doivent le rendre nul.

M. GRIFFARD.

C'était bon du vivant du père, mais aujourd'hui . . .

LINVAL.

Eh bien, aujourd'hui. . . .

LE CAPITAINE, *à M. Griffard.*

Air *du Vaudeville de l'Opéra-Comique.*

Monsieur, vous êtes procureur,
Et veuf, au moins sexagénaire;
Tout doucement et sans humeur,
Suivez un conseil salutaire.

Au lieu d'oser risquer l'assaut,
Qu'un nouvel hymen vous apprête
Mon cher, c'est de l'argent qu'il faut
Placer sur votre tête.

TOM.

Cela vaut mieux qu'autre chose.

LE CAPITAINE, *lui présentant les lettres-de-change.*

Allons, maître Griffard.

M. GRIFFARD, *réfléchissant.*

Air *du Ballet des Pierrots.*

Hortense est jeune, elle est charmante,
Elle a mille et mille agrémens;
La somme que l'on me présente
Est de cinquante mille francs.
L'amour vers la femme me porte;
La raison veut l'argent comptant;
De peur que l'amour ne l'emporte,
Emportons bien vîte l'argent.

(*Il prend les effets et s'en va.*)

TOM.

Bon voyage au procureur.

LE CAPITAINE, *à Hortense.*

Ma chère amie, vous voilà libre.

HORTENSE.

Grace à votre générosité.

LE CAPITAINE.

Mes enfans, je suis garçon et sans parens, vous serez ma famille; je veux finir mes jours avec vous.

LINVAL.

Et comment reconnaître. . . .

HORTENSE.

Comment nous acquitter?

LE CAPITAINE.

En me rendant heureux par l'aspect de votre bonheur.

MAD. SAINT-CLAIR.

Ma chère Hortense, combien je vous félicite! . . .

LINVAL, *à Mad. Saint-Clair.*

Me pardonnerez-vous mon étourderie?

MAD. SAINT-CLAIR.

Que ne pardonne-t-on pas à l'amour!

VAUDEVILLE.

Air *nouveau.*

LE CAPITAINE.

Partout en mainte occasion,
L'*Etourderie* est une excuse,
Et c'est avec réflexion
Que d'*Etourderie* on s'accuse.
Paul doit et ne s'acquitte pas,
A l'*Etourderie* il s'écrie,
La prude Eglé fait un faux pas,
C'est une *Etourderie.*

LINVAL.

En songeant à l'évènement
Qui décide mon mariage,
Je l'avouerai sincèrement,
Je suis bien plus heureux que sage.
Mais je promets en ce beau jour
A l'epouse la plus chérie,
Fidélité, constant amour,
Et plus d'*Etourderie.*

MLLE. PRUDENT.

De Roc, intendant très-actif,
Toujours bien en règle est le compte,
Tout est exact et positif,
Et jamais il ne se mecompte.
Mais dans ses calculs absolus
Parfois sa mémoire varie;
Il met quelques zéros de plus,
C'est une *Etourderie.*

TOM.

D'Orphise, l'èpoux adoré,
Sans elle, part pour la campagne;
En s'eloignant il est navré
De la douleur de sa compagne;
A souper la belle consent
D'admettre l'ami qui s'en prie;
Il reste en place de l'absent,
C'est une *Etourderie.*

HORTENSE, *au Public.*

Toujours animés en ces lieux
Du desir ardent de vous plaire,
Nous avons fait de notre mieux
Pour obtenir un doux salaire.
Si notre espoir fut une erreur,
Pardonnez-la, je vous en prie,
N'allez pas vous mettre en fureur
Pour une *Etourderie.*

FIN.